

Nos ados sur les réseaux sociaux

Même pas peur !

Béatrice Kammerer

EXTRAIT

SOMMAIRE

- 7 ■ PRÉFACE
- 10 ■ AVANT-PROPOS

I^{re} Partie

ÊTRE PARENT À L'ÈRE DU NUMÉRIQUE

- 17 ■ Les enfants, c'était mieux avant ?
- 23 ■ Internet, terrain vague des enfants du XXI^e siècle ?
- 31 ■ Technophilie vs technophobie, la valse des experts
- 43 ■ Les nouveaux défis de la parentalité à l'ère numérique

II^e Partie

RÉGULER LEUR TEMPS D'ÉCRAN

- 53 ■ « Une heure sur Snapchat : tu n'as pas mieux à faire ? »
- 58 ■ Dans la faille spatio-temporelle des réseaux sociaux
- 64 ■ Et si mon ado était addict ?
- 71 ■ Vers un usage raisonné et raisonnable du numérique

III^e Partie

DISTINGUER L'INFO DE L'INFOX

- 83 ■ « Au moins, nous, on regardait le JT ! »
- 87 ■ *Fake news* et complotisme, la faute aux réseaux sociaux ?
- 93 ■ Internet, accélérateur de la démocratisation des savoirs
- 102 ■ Éduquer à l'esprit critique, comment faire ?

EXTRAIT

IV^e Partie

SOCIALISER EN LIGNE

- 115 ■ « 254 abonnés sur Insta, tu les connais tous "en vrai" ? »
- 121 ■ Amours et premiers émois à l'heure d'internet
- 130 ■ Cyberharcèlement, fléau de notre temps ?

V^e Partie

DEVENIR ADULTE AVEC LES RÉSEAUX SOCIAUX

- 145 ■ De la culture parentale à la culture des pairs
- 153 ■ Une génération de *woke* ?
- 161 ■ Voler de ses propres ailes

- 171 ■ **CONCLUSION**

- 173 ■ **CONSEILS BIBLIOGRAPHIQUES**

Préface

« Les réseaux sociaux, comme la plupart des grandes innovations technologiques, sont porteurs du meilleur, qu'il faut promouvoir, comme du pire, contre lequel il faut se prémunir. »

Conseil d'État, « Les réseaux sociaux : enjeux et opportunités pour la puissance publique », étude annuelle 2022.

« Maman, je ne veux qu'une seule chose pour Noël : TikTok! »

Propos rapportés par la mère d'une fille de 11 ans lors d'un atelier « parentalité numérique » mené à Clichy le 6 mai 2022 par le Clémi, en collaboration avec l'association Banlieue Santé.

Nous sommes la première génération de parents à élever des enfants qui grandissent avec les réseaux sociaux. Livrées sans mode d'emploi, ces applications plongent brusquement des millions d'adolescents dans le grand bain d'internet. Pour éviter qu'ils ne soient submergés, nous cherchons un phare pour guider nos choix. Nous tâtonnons, entre les alertes sur les ravages de l'hyperconnexion et les sirènes qui chantent un monde toujours plus connecté.

Alors que le rythme des innovations technologiques semble s'accélérer et que celui de l'éducation nous oblige à ralentir, nous cherchons à résoudre la difficile équation entre notre manque de recul et la recherche d'une maturité sur les avantages et inconvénients de ces réseaux.

Loin d'être irréfutables, nous sommes une majorité de parents à avoir les yeux rivés sur les écrans en présence de nos enfants qui, dès leur plus jeune âge, s'engagent dans une bataille pour regagner notre attention. Comment nous sentir légitimes pour les accompagner alors que nous n'avons pas connu, enfants, les réseaux sociaux et qu'ils représentent un territoire en mouvement ? Comment faire pour que ces nouveaux médias soient des opportunités pour la création, le partage de connaissances, le lien intergénérationnel,

la citoyenneté, et pas uniquement des facteurs d'isolement, de dépendance, de désinformation ou de cyberharcèlement ?

Près d'un parent sur deux ne se sent pas suffisamment accompagné dans l'encadrement de la pratique numérique de son enfant (« Le livre blanc : parents, enfants et numérique », 2020). C'est pour apprendre à naviguer ensemble, petits et grands, le plus sereinement possible dans ce monde numérique que le Centre pour l'éducation aux médias et à l'information (Clémi), service de Réseau Canopé, s'est engagé depuis plusieurs années dans une démarche valorisant la coéducation entre école et famille. Avec le soutien de partenaires institutionnels, associatifs et médiatiques, nous avons notamment développé un univers de ressources gratuites pour le grand public intitulé « La Famille Tout-Écran ». L'enjeu, comme le rappelle Isabelle Féroc-Dumez, directrice scientifique et pédagogique du Clémi, est que « nos enfants sachent faire nettement la différence entre information et communication, et qu'ils puissent développer une culture numérique critique et une culture politique et économique concernant les réseaux » (« Le Clémi : histoire militante et enjeux institutionnels », in Éric Delamotte [dir.], *Recherches francophones sur les éducations aux médias, à l'information et au numérique : points de vue et dialogues*, Presses de l'Ensisb, 2022, p. 52).

L'ouvrage de Béatrice Kammerer, journaliste et experte en éducation, creuse le sillon de cette réflexion et consolide cet engagement. Ce livre nous invite à marquer une pause pour réfléchir, à l'abri du flot incessant des informations contradictoires. Après une analyse inédite et réjouissante des transformations de la parentalité à l'ère du numérique, l'ouvrage nous offre un éclairage d'utilité publique pour grandir et faire grandir nos enfants dans un monde peuplé d'écrans. Au fil d'une enquête aussi riche que captivante, Béatrice Kammerer est allée au plus près de ce qui se joue réellement avec les réseaux sociaux, pour les adolescents et les parents. Loin des discours médiatiques bien souvent anxigènes et caricaturaux, ses constats battent en brèche un certain nombre d'idées reçues. Ce livre nous donne des clés pour agir « autrement » et dépasser une attitude qui oscille entre la panique et la culpabilité, cela afin d'instaurer un dialogue constructif avec notre progéniture.

Le sous-titre « Même pas peur ! » n'est pas une provocation gratuite, c'est un cri de ralliement. L'inconnu effraie, l'ignorance paralyse. C'est notre devoir citoyen que de nous intéresser aux réseaux sociaux pour mieux les décoder, apprécier la multiplicité des usages et saisir les rouages de la grande machine. Nous ne sommes pas dupes des dangers et des risques, mais pensons que, face à la peur, il est essentiel de proposer des alternatives qui tiennent compte de la complexité des pratiques. Nous portons un regard lucide sur ces réseaux pour nourrir le débat public sur l'éducation et la protection de nos enfants et encourager les plateformes à une plus grande responsabilité.

Le défi est immense mais... même pas peur !

VIRGINIE SASSOON,
directrice adjointe du Clémi

Nous sommes en 1995. Internet vient tout juste de débarquer dans les foyers français et mon technophile de père n'aurait manqué pour rien au monde l'occasion d'offrir à sa famille le fleuron de la modernité : deux heures de connexion par mois au « réseau des réseaux », ces toutes nouvelles « autoroutes de l'information » venues des États-Unis, qui – à en croire Daniel Bilalian, présentateur du journal de 20 heures sur France 2 – nous permettraient désormais de « tout savoir sur tout ou presque ».

Génération *millennials*

Pour la collégienne que j'étais, cette révolution numérique a d'abord signé la fin des exposés calamiteux, où malgré les heures passées à la bibliothèque municipale, nous finissions presque toujours par recopier, plus ou moins habilement, les maigres articles de l'encyclopédie *Universalis* en 30 volumes. Mais la découverte des tout premiers forums internet allait bientôt donner une dimension nouvelle à ma quête de connaissances : « J'ai trouvé un site où tout le monde peut poser des questions. Le but est de recueillir des réponses des quatre coins du monde. Je trouve ça génial! » notais-je dans mon journal intime en août 1997. Quelques mois plus tard, je découvrais avec la même ivresse les tchats sur le réseau IRC (*Internet Relay Chat*) et m'en extasiais dans une lettre à mon meilleur ami : « On peut discuter presque en direct, comme si tu habitais en face de chez moi, rien qu'avec un clavier d'ordinateur! Hélas, je n'ai pas encore osé participer à la discussion, car je ne maîtrise pas encore toutes les "règles". Par exemple, chaque utilisateur doit veiller à ne pas monopoliser le canal, il est donc obligatoire – sous peine d'être exclu! – d'utiliser des abréviations incompréhensibles, la plupart en anglais comme "4me" = *for me* = pour moi; "Y" = *why* = pourquoi. » Rapidement, je contournais la barrière de la langue et de la technique en devenant une habituée des « salons » français de l'opérateur AOL, où les conversations entre inconnus commençaient invariablement par la question « a/s/v? »,

soit « âge/sexe/ville ? ». À 16 ans, j'y ai fait à peu près toutes les imprudences imaginables : mentir sur mon âge, donner mon nom et mon numéro de téléphone et, même, parler de sexe avec des inconnus. Heureusement, le tout sans encombre. Il faut dire qu'à l'époque, internet n'avait rien d'une préoccupation éducative. Tout au plus fallait-il veiller à ne pas exploser la facture – la connexion se payant à l'heure – et se déconnecter promptement quand nos parents attendaient un appel – les deux requérant la même ligne téléphonique. Ainsi, internet a fait souffler sur les jeunes de ma génération – les fameux *millennials*, qui ont connu les angoisses et espoirs du passage à l'an 2000 – un indéniable vent de liberté.

De parent 2.0 à journaliste connectée

Compagnons de mon adolescence, internet et les réseaux sociaux se sont aussi révélés de puissantes ressources à l'heure de devenir parent. Aurais-je été la même mère sans les blogs de la fin des années 2000 ? Assurément, non ! Sur ces espaces, chacun – et surtout chacune, car les femmes y étaient bien plus nombreuses – partageait avec humour, tendresse et sincérité les bonheurs et difficultés du quotidien avec leurs enfants. Peu importait la mise en page artisanale, les couleurs criardes et les photos mal cadrées : nous n'étions plus seules à affronter la fatigue des nuits entrecoupées, les crises de colère du *terrible two* (crise des deux ans) ou les angoisses de la première rentrée scolaire. Plus facile et moins intimidant qu'une rencontre au square, ce réseau n'en était pas moins efficace : c'est sur lui que j'ai pu compter pour écumer les supermarchés à la recherche d'une tétine similaire à celle que l'un de mes fils venait de perdre ; c'est aussi lui qui s'est mobilisé pour nous loger le jour où un feu de poubelles s'est déclaré dans notre immeuble. Soutien moral inestimable, cette « blogosphère » s'est aussi révélée un formidable lieu de diffusion des savoirs, peuplé de parents avides de s'informer sur les grandes théories de l'éducation ou de lire les derniers articles scientifiques sur les bienfaits de l'allaitement maternel ou l'efficacité des méthodes de lecture. De là est né le site participatif et associatif des Vendredis intellos (www.lesvendredisintellos.com), que j'ai créé en 2011 pour inviter tout un chacun à partager ses lectures dans le domaine de l'éducation et de la parentalité. Un véritable succès qui,

en dix ans, a produit plus de 2 000 articles, réuni 248 contributeurs et 3,5 millions de lecteurs.

En tant que journaliste spécialisée en éducation depuis 2015, je considère aujourd'hui les réseaux sociaux comme mon premier outil de travail. Ils me permettent de réaliser les indispensables veilles bibliographiques sur les sujets que je documente, d'entretenir des liens avec la communauté de chercheurs et de chercheuses qui construisent ces savoirs, sans jamais perdre de vue les préoccupations des parents et des éducateurs. Si je ne taris pas d'éloges quant à la puissance de ces espaces, je n'en méconnais pourtant pas les travers. Outre la lutte constante pour me préserver de l'hyperconnexion, il m'est aussi souvent arrivé de devoir faire face à des « trolls », ainsi qu'à des campagnes d'injures et au cyberharcèlement. J'ai donc appris à bloquer, à signaler et à protéger ma vie privée. Loin de me détourner de ces espaces numériques, ces expériences m'ont en revanche convaincue de la nécessité d'outiller jeunes (et moins jeunes), pour que nous puissions collectivement continuer de faire vivre l'utopie universaliste et humaniste des débuts d'internet.

Quel internaute êtes-vous ?

Mais pourquoi vous raconter tout cela ? Parce que nous avons toutes et tous une histoire avec les réseaux sociaux, et que celle-ci influence – qu'on le veuille ou non – notre jugement et notre posture éducative à l'égard de ces outils. En d'autres termes, nous ne sommes jamais parfaitement « neutres » quand il s'agit d'évoquer internet, et ce, quel que soit notre degré d'expertise. Tout au plus pouvons-nous tenter, en nous appuyant notamment sur les données scientifiques, de prendre conscience de nos certitudes et de les questionner. Hélas, rares sont les adultes à interroger leur propre rapport aux outils numériques. Dans son livre *La Famille connectée* (© Éditions Érès, 2019), le socio-anthropologue Jocelyn Lachance propose ainsi aux parents une série de questions comme préalable indispensable à la construction d'une posture éducative concernant le numérique :

« Vous souvenez-vous de votre premier ordinateur ? De votre première navigation sur internet ? Comment ces technologies, autrefois inexistantes, ont-elles fini par prendre une place minime,

raisonnable, fondamentale ou envahissante dans votre vie ? Désormais, redoutez-vous de ne pas avoir accès à internet ? Que la batterie de votre smartphone soit déchargée ? Êtes-vous impatient lorsqu'on tarde à vous écrire ou à vous téléphoner ? » (p. 18).

Utile aux parents, cette autoanalyse prend une dimension encore bien plus déterminante lorsqu'elle concerne les adultes en position d'expertise. À l'heure où se multiplient les conférences, ateliers et formations sur les enjeux éducatifs du numérique et où les rayonnages de librairie sont envahis d'ouvrages aux titres anxiogènes, invitant les parents à « décrocher leurs enfants des écrans », à lutter contre « l'hyperconnexion des jeunes », sous peine d'élever une génération de crétins et de crédules, il est indispensable de s'interroger : qui me parle ? Quel rapport cette personne entretient-elle à internet et aux réseaux sociaux ? En a-t-elle déjà expérimenté elle-même les ressources, les possibilités et les satisfactions ? A-t-elle déjà été, directement ou indirectement, confrontée à ses travers ? Et en quoi cette histoire personnelle peut-elle influencer les conseils qu'elle s'apprête à donner aux parents ?

Autant de questions sur lesquelles il est souvent bien difficile de se faire un avis... pour la simple et bonne raison que ces experts acceptent rarement de jouer le jeu de la transparence, persuadés que leur posture professionnelle suffit à garantir leur impartialité. Ce faisant, ils oublient qu'avant d'être des psys, des formateurs, des chercheurs, des journalistes ou des médecins, ils sont d'abord des usagers du web, parfois internautes de la première heure ou passionnés de jeux vidéo en ligne, parfois aussi technophobes convaincus qu'internet est responsable de tous les maux de la société. Certains d'entre eux sont également des parents ou des grands-parents inquiets pour l'avenir de leur progéniture, tout aussi déboussolés que nous face à la place qu'ont pris dans nos vies et celles des jeunes les technologies numériques, et incertains quant à la manière de les accompagner au mieux.

Voilà pourquoi il me semblait capital de ne pas commencer ce livre sans prendre le temps de vous exposer « d'où » je parle. Entrons à présent dans le vif du sujet. ■



QUATRIÈME PARTIE

SOCIALISER EN LIGNE

Comment les accompagner ?

« F'ai rendez-vous sur Discord avec des potes, on fait soirée ciné! »

s'exclame l'aîné de la fratrie, samedi soir à l'heure de mettre la table. Tandis que le lycéen s'éclipse sur son PC, le petit frère débarque dans la cuisine : « Vous avez réfléchi pour la création de mon compte WhatsApp ? Je suis en 6^e maintenant et tous mes copains y sont. J'en ai marre d'être toujours le dernier au courant des histoires de la classe ! » La mère hésite : « Avec ton père, on pense que c'est trop tôt. On entend tellement parler de cyberharcèlement, d'usurpation d'identité... » Elle ajoute : « Mais au fait, où est passée ta grande sœur ? » Allongée sur son lit, smartphone à la main, l'adolescente soutient le regard réprobateur de ses parents. « Ça fait 10 minutes qu'on t'appelle, on va finir par te confisquer cette machine ! » tonne le père. Elle soupire : « Vous ne comprenez rien. Ma copine Margaux vient de s'engueuler avec sa mère, elle avait vraiment besoin que je lui remonte le moral... »

Internet aurait-il bouleversé la sociabilité des jeunes au point qu'ils en arrivent à préférer les échanges « virtuels » aux échanges « réels » ? Et puis, comment être sûrs qu'ils ne s'y mettent pas en danger, qu'ils n'y rencontrent pas des personnes mal intentionnées, qu'ils n'y sont pas victimes de violences ? Gardons-nous une fois encore de céder à la panique et tâchons de démêler le mythe de la réalité.

EXTRAIT

« 254 abonnés sur Insta, tu les connais tous "en vrai" ? »

Remontons en 2006, au moment du lancement public de Facebook. À l'époque, Mark Zuckerberg mise le développement de son réseau sur l'incitation adressée aux usagers de recruter eux-mêmes de nouveaux inscrits, en ajoutant comme « ami » un maximum de connaissances, proches ou lointaines. Les jeunes se prennent vite au jeu. Copains et copines de classe, cousins et cousines, anciens camarades d'école, mais aussi connaissances de connaissances, célébrités, voire parfaits inconnus : à une époque où on ne parle encore ni d'e-réputation, ni de cyberharcèlement, tout est bon pour faire gonfler sa liste d'amis et le prestige social qui va avec. Mais chez les adultes, c'est la panique : outre la peur des mauvaises rencontres, grandit celle d'un dévoiement des relations sociales. Pour eux, c'est sûr : Facebook a fait oublier aux jeunes ce qu'étaient de « vraies » amitiés et une « vraie » sociabilité. À mesure que les adultes ont eux-mêmes investi les réseaux, une partie de ces craintes se sont apaisées : chacun sait par exemple aujourd'hui qu'être « ami sur Facebook » ne désigne généralement qu'une relation sociale superficielle. Mais d'autres inquiétudes, qui résistent au passage des années, seraient-elles davantage justifiées ?

RÉSEAU VIRTUEL, RÉSEAU RÉEL : QUELLES DIFFÉRENCES ?

Pour la sociologue Sophie Jehel, professeure en sciences de l'information et de la communication et spécialiste des pratiques numériques des jeunes, la plus grande erreur des adultes – et elle est tenace – consiste à envisager les réseaux sociaux comme un monde à part : « La notion de "virtuel", souvent utilisée par les psychologues, est dangereuse, car elle suggère que ce qui se passe en ligne est sans importance. Or, ce n'est pas parce que les gens usent de pseudonymes, interagissent via un écran, au sein d'espaces plus ou moins théâtralisés que ces échanges ne sont pas parfaitement réels, tant dans leur impact que dans les émotions – positives ou négatives – qu'ils suscitent. »